

descendant du Calvaire, se frappant la poitrine et confessant que vous êtes véritablement notre Dieu. Que, semblable au Centurion, chacun s'écrie : Oui, celui-là est le Fils du Tout-Puissant : *Verè Filius Dei erat iste* (1). Mais surtout, ô mon Dieu! que nos entrailles s'émeuvent, que nous sachions goûter le don de la piété; que nous allions nous placer sur ce nouveau Calvaire où vous vous immolez, pour y recevoir sur nous le sang qui coule de vos veines; que nous concevions l'espérance du pardon, que nous en obtenions l'effet; que, vous donnant désormais toutes nos affections, nous vivions sur la terre, autant que nous en sommes capables, comme vous y avez vécu vous-même; que nous nous détachions des choses périssables, et que, transportant nos affections vers les éternelles, nous méritions ainsi de recueillir les fruits de votre saint sacrifice; et qu'enfin, mourant dans les embrassemens d'un Dieu crucifié, nous ressuscitions et vivions éternellement avec lui dans la gloire. Ainsi soit-il.

(1) Matth. xxvii, 54.

.....

SECOND SERMON

SUR LA

SAINTE EUCHARISTIE.

VÉRITÉ DE LA PRÉSENCE RÉELLE,

PROUVÉE

PAR LES DIVINES ÉCRITURES.

Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.

Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. (Joan. XIII, 1.)

LE dessein de la miséricorde divine, après la chute de l'homme, fut non-seulement de le relever, de lui rendre ses bonnes grâces, de s'approcher encore une fois de cette créature coupable; mais encore de l'admettre à une union plus étroite avec

son Dieu, union telle, que l'homme devint un avec lui, et qu'il fût vrai de dire qu'il a été rendu (c'est l'expression de l'apôtre saint Pierre, sans quoi je n'oserais prononcer ces paroles), qu'il a été rendu participant de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ* (1). Cette merveille s'opéra d'abord en la personne du Sauveur tout seul, lorsque le Verbe se fit chair, qu'il s'unit à la nature humaine, et qu'il fut vrai de dire que, dans cette personne adorable, le Dieu et l'homme ne formaient qu'une seule personne : *Verbum caro factum est* (2). Dès-lors la nature humaine fut élevée à une hauteur dont la pensée étonne et épouvante, ou plutôt dont la pensée doit attendrir profondément nos cœurs, et nous tenir dans des sentimens de respect devant cette Majesté si grande, qui a daigné descendre jusqu'à nous et nous élever jusqu'à elle. Ce bienfait est ineffable, mais il fut borné au seul Fils de Marie : voyons comment il va être étendu à tous les hommes, de manière que chacun d'eux puisse y participer d'une manière réelle et substantielle. Le Verbe s'étant revêtu de la

(1) II. Pet. 1, 4. — (2) Joan. 1, 14.

nature humaine, ce Dieu homme ayant pris une chair et un sang semblables aux nôtres, une âme semblable à nos âmes, en un mot, ayant une même nature que nous-mêmes, a bien voulu encore s'incorporer avec nous, de manière que sa substance s'unissant à la nôtre, nous fussions en quelque sorte divinisés à notre tour, et que, pour répéter les paroles de saint Pierre, nous devinssions participans de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ*.

Mais quel moyen emploiera le Fils éternel devenu homme, pour contracter cette alliance si intime avec chacun de nous, pour former cette union substantielle avec nos âmes et même avec nos corps? ce sera de la manière la plus étonnante et la plus intime; ce sera en devenant lui-même notre nourriture, et en s'unissant à nous comme le pain, qui nous sert d'aliment, s'unit à notre substance. Voilà donc, et vous commencez à le comprendre, la divine Eucharistie; voilà l'adorable Pain qui va opérer cette merveille. Oh! qu'il est donc vrai, Seigneur, et nous sommes forcés de le répéter avec reconnaissance et admiration, il est

vrai qu'ayant aimé ceux qui vous appartiennent, vous les avez aimés jusqu'au dernier excès, jusqu'aux dernières limites que peut atteindre l'amour d'un Dieu, puisque vous avez voulu diviniser ceux qui s'en rendent dignes ! *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* Nous allons considérer maintenant l'exécution de ce grand et incomparable dessein. Mais auparavant, voyons comment le divin Maître, l'Agneau qui devait exécuter cette merveille, y prépare d'avance les esprits des hommes.

Il avait bien compris quel étonnement il leur causerait, et combien il serait difficile de soumettre leurs esprits à la croyance d'un mystère si supérieur à notre intelligence. En conséquence, un an avant de l'exécuter, aux approches de la fête de Pâques, il prend cinq pains, les multiplie et les distribue à une multitude immense ; puis il disparaît aux yeux de ces hommes, ravis du miracle dont ils avaient été les témoins. On le cherche avec empressement, et, lorsqu'on le retrouve, il dit à cette multitude : « Vous me cherchez, non que vous croyiez en moi, mais parce que vous avez

été rassasiés par le pain que j'ai multiplié dans le désert. Cessez donc d'être avides de la nourriture qui périt, et aspirez à celle qui demeure éternellement (1). »

Les Juifs, entendant ce reproche, et voyant bien que Jésus-Christ veut leur donner à entendre qu'ils doivent avoir foi en lui-même, à ce grand Prophète annoncé par Moïse, lui disent : Que faites-vous donc de si extraordinaire pour que nous croyions en vous comme au Christ et au Fils de Dieu ? qu'avez-vous fait en comparaison de ce grand Législateur ? *Quod ergo tu facis signum ut videamus et credamus tibi* (2) ? Vous nous avez donné un pain terrestre, et lui a donné à nos pères le pain du ciel : *Panem de caelo dedit eis manducare* (3). Ecoutez bien la réponse du Sauveur : En vérité, en vérité (c'est le serment de Dieu qui jure par lui-même), en vérité, en vérité, Moïse ne vous a pas donné le vrai pain du ciel, c'est moi qui suis le vrai pain descendu du haut des cieux : *Ego sum panis vitæ* (4). Vous concevez l'étonnement de ces hommes à un tel

(1) Joan. vi, 26, 27. — (2) Ibid. 30. — (3) Ibid. 31. — (4) Ibid. 35.

langage ; ils voient devant eux un homme semblable à eux, qui leur dit : « Je suis le pain descendu du ciel. » Quoi ! pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? s'écrient-ils. En vérité, en vérité, second serment du Sauveur : *Amen, amen dico vobis... Ego sum panis vitæ* (1). « Je suis le pain vivant, descendu du ciel ; celui qui mangera de ce pain vivra éternellement. » J'avoue que jusqu'ici, mes Frères, ces paroles peuvent s'interpréter dans un sens figuré et spirituel : car on pourrait entendre que Jésus-Christ, le Verbe, la sagesse de Dieu, est descendu sur la terre ; que sa vérité, sa sainteté, son amour sont comme la nourriture et le pain de nos âmes. Cela pourrait s'entendre ainsi ; mais écoutez les paroles qu'il ajoute : Le pain que je donnerai (quel est-il ? voyons si c'est sa doctrine ou sa sagesse), le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde : *Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ* (2). Il n'y a personne qui ne sente que s'exprimer de la sorte en parlant d'une nourriture spirituelle, la nommer sa chair, serait un langage insensé.

(1) Joan. vi, 47, 48. — (2) Ibid. 52.

Aussi les Juifs se récrièrent : Quoi ! dirent-ils, comment cet homme pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum* (1) ? C'est le cri de tous ceux qui ne croient pas : comment cela se pourrait-il ? Il est évident que si le Sauveur n'avait voulu parler qu'au figuré, il aurait calmé les esprits de ceux qui l'entendaient différemment, et leur aurait dit : « Ceci n'est qu'une figure de langage, ou qu'une simple image d'une nourriture spirituelle que je viens donner par la foi à mes disciples. » Voyons s'il répond de la sorte. Troisième serment : En vérité, en vérité je vous le dis : *Amen, amen dico vobis* (2), si vous qui témoignez tant de répugnance à croire cette vérité, vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis* (3). Faites ici deux remarques : la première, qu'il ajoute beaucoup à la force des paroles précédentes, en disant : *la chair du*

(1) Joan. vi, 53. — (2) Ibid. 54. — (3) Ibid.

Fils de l'homme, au lieu de *ma chair*. On ne peut contester qu'en qualité de Fils de l'homme il n'ait une chair proprement dite, une chair de la même nature que la nôtre; et, pour faire bien comprendre que c'est une chair d'homme qui doit devenir la nourriture de ses disciples, il dit encore: « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous; car ma chair est véritablement une viande, et mon sang est véritablement un breuvage. » Seconde remarque à faire: il sentait bien l'horreur que causerait à ce peuple grossier la pensée de manger sa chair, il sentait bien que la nécessité de boire son sang ne ferait qu'augmenter leur répugnance et leur incrédulité; cependant, quoiqu'il n'ait pas encore parlé de son sang, il dit: « Si vous ne mangez point la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Va-t-il adoucir, atténuer ces expressions? Ecoutez: Car ma chair est véritablement une viande, et mon sang véritablement un breuvage: *Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus* (1).

(1) Joan. vi, 56.

Cherchez, si vous le pouvez, dans tout le langage humain, des termes plus clairs et plus expressifs que ceux qu'emploie ici la Vérité éternelle, en jurant par elle-même: *Amen, amen dico vobis*. Est-ce tout? non: « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui, » pour nous faire entendre qu'avec sa chair et son sang il s'unit tout à l'homme, puisqu'il devient l'habitant de son cœur: *In me manet, et ego in illo* (1). Mais il faut maintenant élever vos pensées bien plus haut, il faut considérer à quel point est intime et étroite l'union de l'homme incorporé à Dieu dans ce mystère. O mon Dieu! c'est avec une sorte de tremblement que je prononce ces paroles: « Comme mon Père vivant m'a envoyé, et que je tire ma vie de mon Père; de même celui qui me mange, tire sa vie de moi-même. » Ainsi, comme il est vrai que Jésus-Christ, considéré en tant que Dieu, est engendré de son Père, qui est la source de sa vie; comme en sa qualité d'homme il tire sa vie de la Divinité, avec laquelle il est personnellement uni; de même celui qui le mange, pour

(1) Joan. vi, 57.

m'exprimer comme lui, qui *manducat me* (1), tire sa vie du divin Sauveur. Ainsi, c'est une même vie que celle qui anime Jésus-Christ, et celle qui anime la créature eucharistiquement unie à lui; comme l'a compris et exprimé saint Paul: Je vis, non ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi: *Vivo autem, jam non ego, vivit verò in me Christus* (2). Et l'on voudrait se persuader sérieusement que le Fils de Dieu a employé ce magnifique langage pour nous faire comprendre qu'il nous laisserait un pain et un vin matériels, lesquels rappelleraient son souvenir, et que nous mangerions avec foi en lui! qui ne sent que toutes ces explications sont vaines, et qu'il s'agit ici de la plus étonnante merveille de la puissance, de la sagesse, de la bonté d'un Dieu? L'Évangéliste a encore soin d'observer, pour écarter davantage tous les doutes, que le Seigneur prononça ces paroles dans la synagogue, à Capharnaüm; qu'il les prononça en exerçant son ministère de Maître dans Israël: *In synagogâ docens in Capharnaüm* (3). Il enseignait avec autorité dans la

(1) Joan. vi, 58. — (2) Ibid. xi, 20. — (3) Joan. vi, 60.

synagogue: *In synagogâ docens*. Cependant ses auditeurs frémissent, surtout lorsqu'il ajoute, que la volonté de Dieu est qu'ils croient à ce qu'ils entendent; qu'ils ne feront l'œuvre de son Père, duquel seul ils peuvent attendre leur salut, que lorsqu'ils croiront ce que leur enseigne celui qu'il a envoyé: *Hoc est opus Dei, ut credatis in eum quem misit ille* (1). Cependant ils se révoltent, et s'écrient tous ensemble: Cette parole est dure, et qui pourrait l'entendre? *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire* (2)? Maintenant, si ce peuple a raison de regarder comme impossible que le Fils de Dieu leur donne véritablement sa chair à manger et son sang à boire, ne serait-ce pas cruel de l'abandonner, de le rejeter, parce qu'il n'avait pas assez compris qu'il s'agissait d'une figure et d'une forme de langage? Jésus-Christ va-t-il donc leur donner des explications qui les satisfassent? Il leur en donne une, mes Frères; écoutez-la, et voyez si elle ne confirme pas le sens littéral auquel nous devons nous attacher. «Ceci vous scandalise! leur dit-il; que sera-ce, si vous

(1) Joan. vi, 29. — (2) Ibid. 61.

voyez le Fils de l'homme monter vers le ciel d'où il est descendu (1)? « Que signifie cela? sinon: Vous croyez donc qu'il y a des miracles qui me sont impossibles? Celui-là est grand, sans doute; mais je vous prouverai qu'il n'y en a pas de si grand que je ne puisse opérer, lorsque, par ma vertu toute-puissante, je monterai avec ce même corps à travers les airs vers le ciel, et que je ferai comprendre au monde que ce corps ne sera pas toujours dans cet état pesant de mortalité; mais qu'il acquerra la légèreté et la subtilité des esprits, qu'il s'élèvera avec bien plus d'agilité que l'aigle, qu'il deviendra un corps spirituel: *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale* (2); qu'alors il n'occupera aucun espace sensible, qu'alors ni les murailles ni les portes fermées ne sauraient l'arrêter: c'est ce corps que je mettrai quand il me plaira, en ce moment si je le veux, dans cet état glorieux; ce corps est capable de toutes les transformations que je voudrai lui imprimer. Ne vous étonnez donc pas des merveilles qu'il me plaira de faire. Cela vous

(1) Joan. vi, 62, 63. — (2) I. Cor. xv, 44.

scandalise! que sera-ce quand vous verrez le Fils de l'homme, en corps et en âme, monter vers le ciel d'où il est descendu? *Hoc vos scandalizat! Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius* (1)? Seconde explication: La chair ne sert de rien, mes paroles sont esprit et vie. Vous croyez donc, peuple grossier, que cette nourriture divine, dont je vous parle, a pour objet d'engraisser vos corps; ah! votre chair dans son état de mortalité ne mérite pas de vous occuper, elle ne sert de rien: *Caro non prodest quidquam* (2). La vie que je prétends entretenir, est une vie spirituelle; ce sont vos âmes que je nourrirai par ce pain sacré que je dois vous donner. Ayez donc l'intelligence, oubliez donc cette avidité charnelle qui vous déshonore; pensez que tout ce que je vous dis, je le dis pour le bien de vos âmes et de vos esprits, et pour que vous ayez une vie immortelle; car c'est là ce que la manducation de mon corps doit vous procurer: *Verba quæ ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt* (3). Ce peuple comprit si bien que Jésus-Christ ne rabattait rien de la merveille

(1) Joan. vi, 62, 63. — (2) Ibid. 64. — (3) Ibid.

qu'il avait d'abord annoncée, que ses disciples l'abandonnèrent en grand nombre; ils ne reparurent plus auprès de lui, et le regardèrent comme un insensé et un imposteur: *Multi discipulorum ejus abierunt retro* (1). Il ne fait aucun effort pour les retenir, il les laisse tous aller; et, se tournant vers ses apôtres, il leur demande s'ils veulent aussi le quitter, ou se soumettre à croire cet incompréhensible mystère: car il n'y a pas d'autre alternative. C'est alors que saint Pierre répond: Mais, Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle; nous connaissons que ces paroles sorties de votre bouche, et qui ont scandalisé ces peuples, sont les paroles de vie et de l'éternelle vie: *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (2). Nous avons cru, Seigneur, pendant que les autres ont refusé de croire: *Et nos credidimus* (3); car nous savons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant: *Et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei* (4). Comment n'être pas frappé de ces paroles, et qui ne verrait ici comme une

(1) Joan. vi, 67. — (2) Ibid. 69. — (3) Ibid. 70. — (4) Ibid.

sorte d'emblème de ce qui doit se passer par la suite dans l'Eglise de Dieu? Cette multitude, que représente-t-elle, sinon ceux que Jésus-Christ laisse s'éloigner de lui? Et que nous représente Pierre, sinon cette Eglise catholique dont il est le fondateur et qui, entendant de la même manière cette parole, dit: Je crois: *Credidimus*, parce que le Fils de Dieu éternel m'enseigne? *Et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei*. Dès ce moment, on ne peut pas se le dissimuler, les Apôtres comprirent que Jésus-Christ devait leur donner tôt ou tard un pain mystérieux, un pain qui donne la vie, un pain qui ne serait autre que lui-même: *Ego sum panis vitæ* (1). Ils ignoraient en quel temps, en quel lieu, de quelle manière cette promesse se réaliserait; mais ils y comptaient, et ils étaient dans l'attente de ce grand prodige. Enfin il va s'accomplir, remarquez dans quel moment: la veille de sa mort, lorsque tout se prépare pour son supplice, au moment où il vient de célébrer la pâque avec ses disciples, après leur avoir lavé les pieds, après leur avoir dit que s'il ne les

(1) Joan. vi, 48.

lavait et n'achevait de les purifier, ils ne pourraient point avoir de part avec lui, c'est-à-dire participer à un mystère où il se communiquerait à eux. Après avoir levé les yeux vers le ciel, et rendu grâces à son Père de ce que le moment était venu de conférer aux hommes ce grand bienfait, il prend le pain et le vin, et dit : « Prenez et mangez ; car ceci est mon corps, qui sera livré pour vous ; prenez et buvez, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance (1). » Qui peut douter que les Apôtres n'aient reconnu l'effet de la promesse qui leur avait été faite une année auparavant ? Jésus-Christ avait dit alors : « Le pain que je donnerai est ma chair, celui qui le mangera vivra éternellement ; » et il leur dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Il avait dit dans la première circonstance : « Mon sang est véritablement un breuvage ; celui qui boira mon sang, vivra éternellement ; » et il dit à sa dernière heure : « Prenez et buvez, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vos péchés. » La conformité est parfaite. Quels seront les sentimens de ceux qui avaient

(1) Matth. xxvi. 26. 27. 28.

dit : Nous croyons ? *Credidimus*. Imiteront-ils maintenant ce peuple qui avait refusé de croire ? Est-il quelqu'un qui puisse admettre sérieusement l'idée que, pendant que Jésus-Christ disait : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps ; prenez et buvez, car ceci est mon sang, » les Apôtres aient dit dans leur cœur : « Oui, Seigneur, nous allons prendre, manger et boire ; car nous savons bien que ceci n'est pas et ne peut être votre corps et votre sang ? » Ne serait-ce pas lui donner le démenti le plus outrageant ? ne serait-ce pas lui dire : « Au moment où vous vous préparez à répandre votre sang pour le salut du genre humain, vous réduisez à une sorte de jeu, à un symbole, à une simple apparence ces grandes et magnifiques promesses que vous avez faites ; puisque ce pain qui doit donner la vie, ce pain qui doit être vous-même, ce pain qui doit établir une union, entre vous et l'homme, semblable à celle qui existe entre vous et votre Père, est un simple pain matériel qui n'a subi aucun changement ? » Non, il est de la dernière évidence que ce mystère, le dernier que Jésus-Christ célébra avant de quitter la terre, et qu'il